MARIN FOUQUÉ

G. A. V.

roman

ACTES SUD

Aux personnes qui s'accrochent,
À celles que l'État assassine,
Aux suicidé·e·s de la République,
Aux rescapées du patriarcat,
À l'ultime Safia,
À la fin de leur monde,
Aux parias.

J'aime le speed et l'attente,
La droiture et la pente
Car je suis le gun et la tempe.

Diam's,
Si c'était le dernier (*SOS*, 2009)

PINCES

Par moi l'on entre en dolente cité,
par moi l'on entre en infinie douleur,
par moi l'on va parmi les égarés.

Dante Alighieri,
La Divine Comédie, *Enfer*, Chant III

Clef de bras. Une grosse main gantée se pose sur l'épaule gauche tandis qu'une autre saisit le poignet droit. Remonte dans le dos, le long de la colonne, à l'endroit exact où les jointures craquent. Lève. Tire. Tord. Plaque. Au moindre mouvement, déboîte. Déboulé de nulle part, lunettes de soleil, rictus aux lèvres, un type derrière vous, cœur d'après-midi, rue passante. Exhorte. Expire. Braque. Direct, il prend la seconde main et réunit le tout en un bouquet de vingt doigts, deux paumes. Menottes. Inspire. Cardiaque. Serrant fort, appuyant de tout son poids sur votre nuque, il vous pousse d'un grand coup pour que ça avance : tête dans le sac. Vite rejoint par un escadron de crânes rasés, tous habillés civils, habillés sportwear, habillés survêt sacoche et baskets, habillés racailles, habillés sans matricules, habillés pour la course et le camouflage, ils vous jettent à l'arrière du fourgon, pinces aux poignets, fracas des portes qui se referment. Chaque entrave creuse la chair. C'était hier. Le rouge au corps.

Maintenant vous êtes là, dans le couloir gris de ce commissariat, la tête contre le carrelage froid. Pourtant, on vous l'a bien dit, bien martelé et répété : tu n'as rien à déclarer. C'est le type dans la

cellule qui vous l'a conseillé pendant la nuit avec les bruits de pas en écho et la banquette en dur aux odeurs de vomi, de sang et d'urine. L'humanité en package. Tu n'as rien à déclarer, quand ils t'emmèneront dans le bureau, surtout, tu n'as rien à déclarer. On vous l'a bien dit et répété. Alors au matin, quand ils viennent vous chercher dans la cage, le ventre vide parce qu'arrivé la veille juste après le dernier passage, service du soir, les trois mots vous tournent dans la tête : RIEN À DÉCLARER. Puis viennent les couloirs, les claquements de portes, la chaleur soudaine, la sueur au cou, les échos peut-être, et les trois mots qui tournaient en boucle dans votre crâne lentement s'humidifient, se diluent, deviennent bouillie, voyelles, consonnes, râles incertains, langue qui s'oublie.

Ils vous mènent à un petit bureau où une dame vous attend derrière un ordinateur avec une foule de questions au bout de ses deux doigts, seulement deux doigts, concert d'index tapant fort et vite sur le clavier, regard fixe sur l'écran, prête à consigner tout ce qui sortira de votre bouche. Le moindre doute, le moindre souffle. Silence surtout. Mâchoire écluse. Tout retenir. Sans vous regarder, elle vous dit qu'ils vont procéder à votre *grande identité*. Doigts percussifs. Solo sans swing. Techno fin de club. Comme vous refusez de répondre à certaines questions sur votre statut, votre travail, votre étage, votre numéro d'appartement, toujours sans vous regarder, elle efface tout. Grands coups d'index sur la touche Suppr. Tête qu'on enfonce au marteau. Suffoque. Encore sans vous adresser un regard, le ton sec, elle vous annonce qu'elle va donc, au vu de votre coopération réduite et de votre mauvaise foi typique, devoir procéder à

votre *petite identité* : nom, prénom, âge, faits. Vous vous exécutez.

Au moment de raconter les faits, les trois mots vous reviennent en boucle dans la tête au ventre vide : rien à déclarer. Elle s'arrête de taper et, pour la première fois, quitte son écran. Droit dans les yeux. Fixe. Elle se met alors à débiter un discours sur le courage et les vrais hommes, un discours sur les actes et les convictions, quelque chose qui parle d'assumer coûte que coûte ses combats, de défendre bec et ongles les valeurs que l'on porte, celles qui vous ont poussé hier, le matin des faits, à vous rendre dans cette manifestation à caractère illégal, elle ajoute que si vous comptiez faire entendre votre voix ce matin-ci par ce biais-là, le biais de la rue, il serait logique et même souhaitable pour votre cause mais aussi et surtout pour votre intégrité personnelle de porter vos couilles jusqu'ici, sur ce bureau, aujourd'hui, dans cette déclaration, et d'aller jusqu'au bout : c'est ça, être un homme. C'est ça, être un citoyen. C'est ça, être à la hauteur de ses idées. Mourir pour l'idée est la seule manière d'être à la hauteur de l'idée, Camus, elle cite. Camus, vous connaissez ? Un homme blanc en costume noir se tient fièrement scotché au mur derrière elle. Le col ouvert, la chemise déboutonnée avec une certaine arrogance, il serre le poing sur sa cravate, la brandissant tel un fouet, sourire en coin. *Cinquante nuances de Grey*. Elle insiste : Camus, ça vous dit quelque chose ?

Alors vous vous mettez à tout lui expliquer : la lutte, les camarades, l'urgence, les buts, les conséquences. Et à chaque fois, elle soupire, lève les yeux au ciel, elle vous stoppe, elle rétorque. Alors vous vous mettez à lui parler plus vite pour qu'elle entende, qu'elle

entende vos arguments, un combat si juste, si nécessaire, si honorable, un combat pour la faune, la flore et les générations futures. Quinze mètres de mer supplémentaires d'ici un demi-siècle. Vingt-huit milliards de tonnes de glace disparues en vingt-trois ans. Une espèce qui disparaît toutes les vingt minutes. Et les orangs-outangs ? Vous aimez les orangs-outangs ? D'ailleurs depuis que je vous parle, il y a… Elle vous coupe. Alors vous haussez le ton pour qu'elle vous écoute, vous insistez pour qu'elle vous considère, vous vous mettez à crier pour qu'elle… Et c'est là qu'ils débarquent dans la petite salle, les civils d'hier. Habillés sportwear, habillés survêt sacoche et baskets, habillés racailles, habillés sans matricules, habillés pour la course et le camouflage. Bruit du scratch des gants que l'on remet, vos mains de nouveau dans le dos et votre tête éclatée sur le bureau. Coup sec. Ils vous tirent dans le couloir, hurlant qu'il devrait se calmer le monsieur, à votre âge, il est temps d'être raisonnable, d'obtempérer, c'est ça, il fait moins le malin, agresser la collègue est un truc de tapette, tiens, parler ainsi à une femme, s'en prendre à une femme, sale PD va, il faut bien être qu'un sale Arabe pour pouvoir être misogyne comme ça, petit bâtard, ils vont vous apprendre la politesse, tu vas voir, vous enseigner la France, ses devoirs, respecter les femmes, l'isoloir, vous dresser direct, y a de l'espoir. Mais comme vous vous débattez, ils vous mettent des béquilles et des chassés, vous plient en deux puis vous ramassent, vous remettent sur vos pieds, vous poussent dans le couloir, les deux jambes se jetant vers l'avant, chevelure fermement tenue dans un gant, une pintade presque sans tête qui cavale et se heurte aux parois : cogne, vrille, tombe, masse qui ploie, choc, quille,

plombe, face quée-pla, vibre, cils, ombres, spasme en proie. Glisse. Sol. Choit.

Inconscient.

Tombé inconscient.

Fœtus sur sol froid.

Alors l'un d'eux se penche en faisant résonner dans le couloir à échos le scratch de ses gants et, à main nue pour grand cœur, vous réanime. Grosses claques.

Des caisses orange succèdent aux caisses orange. D'un orange vif comme une pub pour mandarines. Quelque chose qui se terminerait par : notre terroir a du talent. C'est pourtant simple. Les caisses orange sont en plastique. Elles frottent leur fond de fibre sur des rouleaux de métal étincelant. Bégaiement. Éructation. Raclement de gorge immonde d'où jamais ne vient le crachat. C'est pourtant simple. Elles s'entrechoquent entre elles. Bruit monstre. Houle ressac. Abysse d'acier et polymères. C'est pourtant simple. Il faut remplir les caisses, refermer les deux battants à encoches puis les placer sur la langue de fer qui traverse l'entrepôt, le convoyeur. C'est pourtant simple. On place une caisse dessus, à l'endroit exact d'un capteur laser. Les rouleaux se mettent alors à tourner sur eux-mêmes, les uns après les autres, automatiquement, faisant glisser la caisse le long des allées, la portant jusque dans la pente, tout au fond du bâtiment, pour enfin disparaître en un virage, vers l'étage supérieur. Vers où, comment, pourquoi – pas besoin de penser à tout ça. Pas besoin de penser tout court. Il faut juste mettre sa caisse sur le convoyeur à l'endroit d'un capteur et la laisser partir. C'est pourtant simple.

Mais elle n'y parvient pas. C'est qu'il n'y a plus de place sur le tapis de métal, trop de caisses qui défilent et encore d'autres qui s'annoncent. On vient de lancer une nouvelle vague. Les commandes du week-end. Elle a sa caisse orange entre ses mains, les bras tendus vers le convoyeur, résolue, déterminée, prête à l'y déposer pour passer à la caisse suivante. Ne pas trop réfléchir. Débrancher le cerveau. Elle n'y parvient pas. Son corps ne répond plus. Bloquée. Impossible. Trop de caisses se poussent, s'impactent, s'entrechoquent et se chevauchent, encore davantage à l'horizon. Le bruit qui se rapproche. Plus elle attendra et plus la vague deviendra difficile à remonter, tout le monde le sait, les surfeurs et les chômeurs les premiers. Pourtant elle reste là, les bras tendus, les caisses qui cognent. Saccade. Bélier. Boutoir. Et puis d'un coup, devant ses yeux, sous la pression, fatalement, l'une passe au-dessus de l'autre. Éjection. Fusée orange. Renvoi du convoyeur. Et toutes les suivantes qui la rejoignent dans sa chute comme une équipe de natation synchronisée plongeant dans l'eau au coup de sifflet du juge. Magnifique coup de pied à la lune et fuseau suivi d'un barracuda périlleux avec grand écart ouvert à 180°. Gros score. Elle, interdite, médusée, les caisses s'ouvrant dans leurs sauts, fracas de plastique sur le ciment. Bientôt, elle le sait, elle le sent, les éclats orange recouvriront le sol, la langue du convoyeur vomira encore et encore, toujours plus de caisses en un flot continu, amas de boîtes devenant débris puis décombres et vestige puis estuaire puis épave et tesson puis carcasse et ossuaire puis décharge puis cimetière. Engloutissement de l'entrepôt. C'est pourtant simple.

Cris. Bruit de scratch. Un bruit de scratch est sorti de sa bouche en lieu et place du cri. Néon. Elle ouvre les yeux sur le néon. Cicatrice blanche. L'entrepôt ? Le froid du ciment sous son corps et les murs gris lui font dire que oui. Les néons au plafond aussi. Les échos de corps qu'on malmène et insulte lui font dire que non. À l'entrepôt, on malmène les corps sans qu'ils ne fassent de bruit. C'est interdit. Une marée d'odeur lui explose les sinus comme rafale sur falaise. Déjection. Bile. Ammoniaque. L'entrepôt, lui, sent l'essence et la sueur. Sécrétions mécaniques. Rien de trop humain. Elle éprouve une douleur, là, dans le dos, lorsqu'elle veut se tourner. Encore plus vive que d'habitude. Le banc en ciment doit y être pour quelque chose. Quelques égratignures sur sa chair. Elle décide de rester allongée un temps, yeux au plafond. Blancheur baignée de néon. Lumière crue. À l'entrepôt, on est dessous neuf heures successives, quelle que soit la saison. L'hiver, on n'est autorisé à voir le ciel par la vitre qu'une heure et vingt minutes par jour. Une pause de soixante minutes pour manger additionnée à deux autres pauses de dix minutes pour se reposer. Offertes par la direction.

C'est ce qui était écrit sur la feuille polycopiée tendue par Christian. Boîte d'intérim. Est-ce qu'elle ne préférerait pas être hôtesse d'accueil ? Il s'était dit inquiet qu'une belle plante comme elle se flétrisse sous les lumières artificielles d'un entrepôt. Son regard de bas en haut. C'était un compliment, il préférait le préciser, aujourd'hui, on ne peut plus rien dire. C'est fini cette époque, vous savez, même la galanterie peut vous envoyer devant un juge, le monde marche sur la tête, feu nos pères, ils ont dû se mettre

au break dance, faire la coupole dans leurs tombes, n'est-ce pas ? Les goûts et les couleurs, les mœurs et les époques, vous savez. Lui, son job, c'était de révéler au maximum les capacités de chacun. Chacun-euh, il faut dire, maintenant. Vous comprenez ? Elle avait fait oui de la tête. Il se permettait donc de douter, d'après son expérience et à bien la regarder, que porter des caisses soit le maximum de ses possibilités, elle comprenait ? Elle comprenait. Ses deux poings serrés jusqu'au sang, bouquet de phalanges blanches dans le fond des poches de son jogging, bouillie de nerfs, elle comprenait. Il lui avait répété : est-ce qu'elle ne préférerait pas être hôtesse d'accueil ? Hôtesse d'accueil, c'est bien. Le même salaire, sans les caisses à porter. Que demande le peuple ? Voilà un poste tout indiqué pour elle, réellement adapté à ses évidentes qualités.

Hôtesse d'accueil, elle l'avait fait par le passé. *Bonjour*, indiquer le vestiaire, *bienvenue*, encaisser les regards insistants, *si vous voulez bien me suivre*, éviter les mains au cul qui rôdent, *je reste à votre entière disposition*, se tenir debout pendant le discours, *un amuse-bouche ?*, écouter les insinuations en souriant, *vous souhaitant une excellente fin de soirée*, indiquer la porte de sortie à la carne ivre, *ça aurait été avec plaisir*, refuser poliment les demandes de viol. Non, elle avait donné. Être payée une misère en qualité de proie officielle et préparée, ça n'était plus possible pour elle. Elle avait cessé d'être un faisan. Un faisan. Vagues souvenirs, relent d'enfance, effluves de bière, lueurs du matin, les gilets orange, la joie des brumes, l'extase des bois, charogne et sang.

À l'entrepôt, c'est très bien, elle avait dit en souriant. Christian de répondre : vous êtes sûre ? Oui,

à 100 %. Il s'était rassis dans son fauteuil en skaï noir, bruissement synthétique, avait passé sa main dans sa coupe en brosse, faisant mine de remettre ses cheveux bruns en place, pour enfin s'attarder sur la zone à l'arrière de son crâne, là où ça le grattait vraiment. Neige de pellicules, chute de poudreuse sur le col de sa veste bon marché. Permanent sourire en coin pour perpétuel malaise, le teint grège, deux auréoles brunes débordant de ses aisselles, sa chemise marron clair, il avait laissé ses petites mains aux doigts boudinés et luisants courir sur le clavier à mesure qu'il notait ses nom, prénom et adresse. À la manière dont il se dandinait sur le fauteuil de faux cuir, elle s'était dit que, là aussi, tout imbibé de sueur qu'il était, ça devait le démanger. Crissements des baskets sur le sol synthétique.

Souvenirs mômes d'après-midi d'été à regarder Roland-Garros aux côtés du paternel somnolant sur le canapé But familial. Crédit à la consommation. Quinze mensualités. L'air lourd et l'ennui mêlés aux diverses suées. C'était la punition. Pas parler. Pas bouger. Rester là, inerte, muette, la plus immobile possible dans sa zone de cuir, le corps fixe comme dans une boîte invisible. Surtout, être bien sage, jusqu'à même mimer la mort. Elle s'était certainement, une fois de trop une fois de plus, comportée comme un garçon aux yeux du père, le spectre de l'*Autre Folle* en filigrane. Il fallait donc payer. Se tenir droite contre le dossier, le mobilier de l'endettement pour seul tuteur et puis son père en mirador. Les balles qui frappent. Les tamis durs. Des cris soupapes. Le match qui dure. Serena Williams pulvérisant à force de coups droits des murs imperceptibles mais encore trop réels. Les paupières du paternel qui

papillotent. Le tennis féminin, c'est pour la sieste, il susurrait toujours avant de s'assoupir. Le bruit typique du frottement de la peau, cuisses sur skaï, rendait alors tout mouvement impossible, et il en était conscient. Se lever, partir, rejoindre les autres à travers champs, courir sans fin à perdre haleine, se vautrer en bande dans un tas de feuilles pour regarder l'ondoiement des branches et du ciel sur fond de nuages, rester là en silence ou bien retourner dans les champs, du marron plein les pognes, feu d'artifice de vers et de boue, et cavaler encore malgré la chasse, les cadavres et le sang, qu'importent les risques, de toute façon insignifiants face à celui de réveiller le père et ses soupçons.

80 % c'est un bon score ! Vous avez 80 % de bonnes réponses, je vous félicite, avait annoncé Christian de l'agence d'intérim. Enthousiaste, il semblait presque étonné qu'une belle plante comme elle puisse avoir réussi un test difficile comme ça : vingt questions sur ordinateur avec des animations 3D ayant fait la fierté des années quatre-vingt-dix. Vingt questions à propos du port du casque et des chaussures de sécurité en entrepôt. Si je suis pressé, dans un entrepôt, je dois : a) Courir ; b) Marcher ; c) Ajuster mon allure aux risques et dangers environnants. Mes chaussures de sécurité doivent être : a) Portées comme des savates ; b) Lacées comme des baskets ; c) Bien serrées aux chevilles. En cas d'alerte incendie dans l'entrepôt, je dois : a) Courir jusqu'à la sortie ; b) Rester à mon poste de travail et continuer l'activité ; c) Rejoindre calmement le point de regroupement en restant à l'écoute des indications de mon responsable de secteur. Christian lui avait demandé de signer là, là et là, et puis de bien vouloir le suivre là-bas.